

CONSERVATORIO DI MUSICA B. MRCELLO A
FONDO TORREBRANCA
LIB 1036
BIBLIOTECA DEL VENEZIA

1^{re} ed. Paris Harnand 1869
2^e
a. i. l. grande ed. par

957
29592
1050

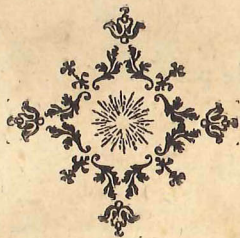
LE DÉSERTEUR, D R A M E.

EN TROIS ACTES ET EN PROSE
MELÉ DE MUSIQUE.

PAR Monsieur SEDAINE.

LA MUSIQUE par M. ***

Représenté pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi
le 6. mars 1771.



A PARIS.

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au
dessus de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Godé.

M. DCC. LXXI,



CONSERVATORIO DI MUSICA B. MARCELLO <
FONDO TORREFRANCA
LIB 1036
BIBLIOTECA DEL VENEZIANI



ACTEURS.

LOUISE, amante d'Alexis.

ALEXIS, foldat de Milice.

JEAN-LOUIS, pere de Louife.

LA TANTE d'Alexis.

BERTRAND, cousin d'Alexis.

JEANNETTE, jeune paiffanne.

MONTAUCIEL, Dragon.

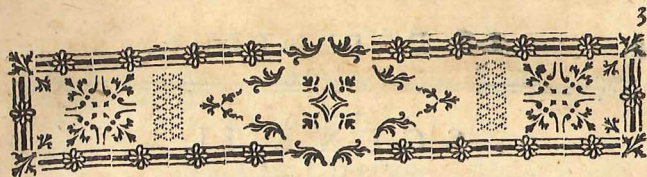
COURCHEMIN, brigadier de Maréchauffée.

LE CONCIERGE.

GARDES.

Des foldats & le peuple.

La Scene est proche d'un village fitué à quelques lieues des Frontieres de la Flandre, près desquelles est campée l'armée Françoife.



LE DÉSERTEUR, DRAME.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un lieu champêtre, dont l'horifon est terminé par une montagne, un hameau dans le lointain, un orme sur le devant de la Scene, & sur un des côtés, au pied est un tertre de gazon sur lequel peuvent s'asseoir deux ou trois perfonnes.



SCENE PREMIERE.

LOUISE.

ARIETTE.

PEU-ON affliger ce qu'on aime ?
Pourquoi chercher
A le fâcher !
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'est bien en vouloir à foi-même.
Je l'aime, & pour toute ma vie ;
Et vous voulez que cette perfidie
Ah ! mon pere, je ne faurois :
A fa place, moi, j'en mourrois.
Peut-on affliger ce qu'on aime ?
C'est bien en vouloir à foi-même.

§ A cet instant fon pere entre.

A ij

SCENE II.

JEAN-LOUIS, LOUISE, LA TANTE,
JEANNETTE, BERTRAND, (*Il a une baguette
à la main, dont il niaise.*)

JEAN-LOUIS.
JE le veux, je le veux. Hé bien!

LOUISE, *à part.*

Ah! Ciel?

LA TANTE.

On l'a vu, on l'a vu.

BERTRAND.

Il étoit de l'autre côté de l'eau.

LOUISE.

Vous l'avez vu. Et comment avez-vous fait?

BERTRAND.

En regardant.

LOUISE, *en levant les épaules de pitié.*

En regardant.

LA TANTE.

J'ai vu l'instant qu'il alloit se jeter à la nage: mais son ha-
vresac, son épée; tout cela l'embarrassoit. Il fait le tour.

LOUISE.

Il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

Il a bien fait.

JEANNETTE.

Il a bien fait.

BERTRAND.

Oui, oui, il a bien fait.

JEAN-LOUIS.

O ça, Louise, il faut que tu fasses ce qu'a recommandé
madame la Duchesse.

LOUISE.

Quelle fantaisie!

JEAN-LOUIS.

Elle le veut; & voilà la lettre.

LA TANTE.

Elle le veut; & voilà sa lettre.

LOUISE.

Vous ne voulez pas nous la lire?

JEAN-LOUIS.

Si, si, si, je vais vous la lire: mais il faut bien m'écouter

& ne pas m'interrompre, comme vous faites les soirs, quand
je lis de mon gros livre.

LOUISE.

Lisez donc, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Oh ça, écoutez. Mettons-nous là.

LOUISE.

Ah! mon pere, mettons-nous plutôt sous cet orme.

JEAN-LOUIS.

Où tu voudras, je le veux bien. Mettez-vous là, vous,
Marguerite, & toi ensuite. Passe-là, Jeannette, & toi près
de moi; tu y es la plus intéressée. (*Quand ils sont tous assis,
il tire sa lettre.*) O ça, écoutez-vous!

LOUISE.

Oui.

LA TANTE.

Oui.

JEANNETTE.

Oui.

BERTRAND.

Ah, que oui.

JEAN-LOUIS.

Vous écoutez tous?

LOUISE.

Tous.

LA TANTE.

Tous.

JEANNETTE.

Tous.

BERTRAND.

Oui, tous, tous.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est pas là la lettre que madame la Duchesse a écrite
à cet officier, c'est la réponse de l'officier à Madame la
Duchesse. Tais-toi, toi.

BERTRAND, *laissant tomber sa baguette.*

Hé mais, je n'ai pas parlé.

LOUISE.

Il n'a pas parlé.

LA TANTE.

Il n'a pas parlé.

JEANNETTE.

Il n'a pas parlé.

JEAN-LOUIS.

J'ai cru qu'il avoit parlé. (*Il lit.*) Madame, pour répondre
à l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire... Brr... brr... brr...

LE DESERTEUR.
LOUISE.

Nous n'entendons pas.

JEAN-LOUIS.

Ah, c'est que tout ceci, ce sont des compliments, qui sont peut-être des secrets que madame la Duchesse ne veut pas qu'on sache. Brr... brr... brr...

LOUISE.

Mais, mon pere, ce n'est pas la peine que nous écoutions.

LA TANTE.

Sans doute!

JEAN-LOUIS.

Ah, m'y voilà. Madame, quant à ce qui regarde Alexandre Spinaski, Soldat dans mon régiment, il n'est pas de bien que je ne doive en dire : que je ne doive en dire. Il a toutes les qualités qui font un bon soldat, sage, docile & brave. Il n'entend pas qu'il est brave sur foi, c'est courageux qu'il veut dire.

LOUISE.

Après mon pere.

JEAN-LOUIS.

Il est vif, ardent. Mais si trop d'ardeur le fait sortir des bornes il y rentre aussi-tôt. Il y rentre aussi-tôt : je ne fais pas trop ce que cela veut dire.

LOUISE.

Ensuite, mon pere.

JEAN-LOUIS.

Je desire de tout mon cœur qu'il veuille rester avec moi, je le ferois officier dans mon régiment.

LA TANTE.

Dans son régiment!

BERTRAND.

Dans son régiment!

LOUISE.

Ah, je ne crois pas qu'il y reste.

JEAN-LOUIS.

Paix donc. Mais comme ses six ans expirent dans quinze jours, je lui ferai expédier son congé.

LOUISE.

Dans quinze jours?

LA TANTE.

Dans quinze jours!

JEAN-LOUIS.

Dans quinze jours. Je l'envoie, Madame, à vos ordres, vous présenter mes respects, & vous remercier. Je lui ai recommandé de ne pas s'écarter, étant si près de l'ennemi, & des frontieres : Les ordres sont extrêmement rigoureux, & il faut qu'il rejoigne aujourd'hui; car le Roi, qui dîne demain à deux lieues de votre château, passe ensuite au camp; & il faudra se mettre sous les

armes. Ah, c'est que quand le Roi passe, (vous ne savez pas ça vous autres,) c'est que quand le Roi passe, on se met sous les armes. Ah! c'est une belle chose que la guerre.

BERTRAND.

Oui, quand on en est revenu.

JEANNETTE.

Pourquoi est-ce que les garçons pleurent pour n'y pas aller.

JEAN-LOUIS.

Taisez-vous, ça ne vous regarde pas. (A Louise.) O ça ma fille, il faut faire ce que madame la Duchesse a dit : tu feras comme si tu étois la mariée; & toi tu feras le marié.

BERTRAND.

Ah, tant mieux.

JEAN-LOUIS.

Il y aura des musettes, des trompettes, des violons; & il croira que tu es mariée d'hier. Et toi, (à Jeannette.) tu lui viendras compter tout cela : tu feras comme si tu gardois tes moutons ici.

LA TANTE.

J'aurois mieux fait qu'elle.

JEAN-LOUIS.

Il vous connoît : il ne reconnoitroit pas sa tante.

LOUISE.

Ah! mon pere, que je suis fâchée de tout cela; & si on me faisoit un pareil tour, cela me feroit bien de la peine.

JEAN-LOUIS.

Il en aura plus de plaisir après.

LA TANTE.

Hé puis cela lui apprendra de t'écrire, qu'il desire te rencontrer sur la route, ne voir que toi, & repartir.

LOUISE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela qu'il a écrit : mais quand cela feroit, pourquoi m'en punir?

LA TANTE.

Enfin, c'est madame la Duchesse qui le veut : elle l'a élevé; elle s'intéresse à lui, que c'est une merveille.

LOUISE.

Un bel intérêt, à lui faire du chagrin.

JEAN-LOUIS.

Ce n'est que pour un moment.

LOUISE.

Il n'en croira rien; car il n'y a pas six jours qu'il a reçu une lettre de moi.

JEAN-LOUIS.

Tant mieux, cela sera plus perfide.

LA TANTE.

Oui cela lui fera plus de peine.

LE DESERTEUR;
JEAN-LOUIS.

Allez vous ajuster tous , vous n'avez pas trop de temps ;
(à Jeannette.) & toi , reste ici avec moi : voyons si tu feras
bien ton rôle.

SCENE III.

JEAN-LOUIS, JEANNETTE.

JEAN-LOUIS.
O Çà , feras-tu bien ce que je t'ai dit ?

JEANNETTE.
Oh que oui , monsieur Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.
Voyons , voyons : mets-toi là.
JEANNETTE.

Oui.
JEAN-LOUIS.
Fais comme si tu filois.

JEANNETTE, *prenant la baguette que Bertrand a laissé tomber.*
Tenez , prenons que c'est là ma quenouille.
JEAN-LOUIS.

Hé puis tu chantes.
JEANNETTE.
Oui , je chante quand vous venez de par-là.
JEAN-LOUIS.

Non , pas moi.
JEANNETTE.
Ah , j'entends bien , j'entends : c'est lui.
JEAN-LOUIS.

Hé bien , chante donc.
JEANNETTE.
Attendez donc que j'aie mis ma quenouille.
Pendant ce jeu la ritournelle.

ARIETTE.
J'avois égaré mon fuseau,
Je le cherchois sur la fougere:
Colin , en m'ôtant son chapeau,
Me dit : Que cherchez-vous Bergere :
Un peu d'amour , un peu de soïn
Mènent souvent un cœur bien loin.

JEAN-LOUIS.
Bon jour la jeune fille. *Elle se tourne.* Bien , bien continue.
JEANNETTE.

C'est que j'ai perdu mon fuseau,
En passant près de ce grand chêne.
Colin alors prend son couteau,
Et coupe une branche de frêne,
Un peu d'amour , &c.

DRAME.

JEAN-LOUIS.

La jeune fille , écoutez donc. *Elle se retourne encore.* Bien ;
bien , fort bien : continue.

JEANNETTE.
Il fit tant avec son couteau
En me regardant d'un air tendre ,
Que j'eus le fuseau le plus beau,
Et que mon cœur se lascia prendre.
Un peu d'amour , &c.

JEAN-LOUIS.
La jeune fille , vous ne voulez donc pas m'écouter ?

JEANNETTE.
Vous me pardonnerez , monsieur Jean-Louis.
JEAN-LOUIS.

Monsieur Jean-Louis. Dis donc monsieur le Soldat , & non
pas monsieur Jean-Louis.

JEANNETTE.
Ah , oui , oui , monsieur le Soldat : c'est que je vous regardois.
JEAN-LOUIS.

Recommençons ça. La jeune fille , vous ne voulez donc
pas m'écouter ?

JEANNETTE.
Vous me pardonnerez , monsieur le Soldat.
JEAN-LOUIS.

Bon , bon. La jeune fille , je vous serois bien obligé , si
vous vouliez bien me dire quelle est cette noce que je viens
de voir passer ?

JEANNETTE.
C'est celle de Louise, fille de Jean-Louis-Basset , soldat in-
valide , & fermier de madame la Duchesse.
JEAN-LOUIS.

Bien , bien , fort bien : tu diras bien , & tu viendras nous
rejoindre au château : mais n'oublies pas de dire monsieur le
soldat. Tien , tien , comme il accourt.

JEANNETTE.
Où donc ? Ah , oui.
JEAN-LOUIS.

Tien , comme il grimpe la montagne. Ah , les amoureux
n'ont pas la goutte. Je m'en vais : reste. Non , viens vite.

SCENE IV.

ALEXIS.

ARIETTE.
AH ! je respire : il faut que je reprenne haleine ,
Oui , le voici cet orme heureux ,
Où Louise a reçu mes vœux.
Je vais la voir , ah , quel plaisir !

LE DESERTEUR;

La voir, lui parler, être ensemble.
De quel bonheur je vais jouir ?
Mais.... mais.... je frissonne, je tremble,
L'amour.... la joie: arrêtons un moment.
Ah! quel moment: ah! quel moment chatmant,
Mais pourquoi ne l'ai-je pas vue ?
Pourquoi sur le chemin n'est elle pas venue ?
Elle a craint de céder à trop d'empressement :
Trop de pudeur l'aura déçue.
Ne fait-on pas que je suis son amant ?

Allons.... mais, que dirai-je? Ah, ciel! oh quel martyr !
Ils vont tous être là, nous ne saurons que dire :
La tante, les amis, son pere, son voisin,
Et le grand cousin.

* Il jette à terre, son habit, son sabre, son havresac.
Quelle contrainte! Quel dommage!
Ah, si quelqu'enfant du village
Paroissoit... Quoi, Louise, amour ne te dit pas ?
Vas donc, vas donc: il t'attend. Ah! je gage
Que quelqu'un arrête ses pas.

Mais, j'entends des musettes, des violons. Voici tout le village, c'est
une noce: cachons-nous. Qu'ils font heureux ceux-là!

SCENE V.

TOUTE LA NOCE. *Alexis est caché. Les violons en tête; une
musette, une cornemuse. La mariée est triste: le reste a une gaieté
feinte. Le marié a l'air sot & niais. Le pere donne la main à sa
fille.*

JEAN-LOUIS, à Louise.
On, il est caché: ne retourne pas la tête. Il regarde.

LOUISE.
Ah! que cela me fait de peine. Laissez-moi le voir.

JEAN-LOUIS.
Tu le verras assez. Bon, bon, courage. Jeannette, reste là.

SCENE VI.

ALEXIS, JEANNETTE. *Elle a sa quenouille.*

ALEXIS.
Parlez donc la jeune fille ?
JEANNETTE, chante.
J'avois égaré mon fuseau, &c.

ALEXIS.
Parlez donc, parlez donc. Jeannette veut chanter; mais il
la prend par le bras. Elle veut reprendre son couplet, il ne veut
pas la laisser continuer.

JEANNETTE.
Laissez-moi donc, laissez-moi donc: je vous répondrai au
troisième couplet.

DRAME,

ALEXIS.

Répondez-moi tout à l'heure.

JEANNETTE, à part.

Ah, Ciel! je ne pourrai jamais...

ALEXIS.

Hé bien, répondez donc ?

JEANNETTE.

Ah! vous me faites peur.

ALEXIS.

Ne craignez rien, ma belle enfant. Q'est-ce que c'est que
cette noce qui vient de passer ?

JEANNETTE.

Cette noce ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

Ce que c'est ?

ALEXIS.

Oui.

JEANNETTE.

C'est une noce.

ALEXIS.

De qui ?

JEANNETTE.

J'avois égaré mon fuseau, &c.

ALEXIS.

Et-ce que vous vous moquez de moi, avec votre chanson ?
je vous prie de me répondre.

JEANNETTE.

Hé bien, quoi, dites. O Ciel! vous me faites tant de
peur, que je ne pourrai jamais...

J'avois é.....

ALEXIS.

Comment ? encore votre chanson. Qu'est-ce que c'est que
cette noce! pourquoi, dites, n'y ai-je pas vu... Hé, parbleu
voulez-vous...

JEANNETTE.

Hé bien, oui, oui c'est la noce de Louise, fille de Jean-
Louis Basset, Soldat invalide, &c...

ALEXIS.

Jean-Louis se marie ?

JEANNETTE.

Non, sa fille.

ALEXIS.

Sa fille! sa fille!

JEANNETTE.

Elle est mariée d'hier c'est aujourd'hui le lendemain.

Bij

ALEXIS.

D'hier mariée... Jean-Louis... le lendemain... savez-vous bien ce que vous dites ? le connaissez-vous ?

JEANNETTE.

Si je le connois ? sans doute ; puisque voilà sa maison : c'est lui qui est le fermier de madame la Duchesse. C'est si vrai , qu'elle y est venue ce matin. Elle est marié à son cousin Bertrand , d'hier , à celui qui est si bon.

D U O.

ALEXIS , *laisse tomber sa tête sur son estomac.* JEANNETTE , *le regarde malicieusement.*

Seroit-il vrai , puis-je l'entendre !
Non , cela ne peut se comprendre ;
Non , non , cela ne se peut pas ;
Elle auroit voulu mon trépas.

[*à Jeannette.*]

Ma belle enfant que je vous disé,
Répondez bien avec franchise ;
Ecoutez - moi. Répondez - moi

De bonne foi :

Je vous en prie ,

Je vous en supplie ,

Répondez bien avec franchise ;
C'est là la noce de Louise ,
La fille de Louis Basset ;

C'est elle - même qui passoit

Avec Bertrand son grand cousin ;

C'est aujourd'hui le lendemain ,

Son pere lui donnoit la main.

Ciel ! c'est vrai , je l'ai reconnu.

Il est donc vrai ? j'ai pu l'entendre ;
Dieux ! cela peut-il se comprendre ;
Elle a donc voulu mon trépas.

Ah , Ciel ! je ne me soutiens pas.

Je sens un froid , mon cœur s'en va.

Devois-je m'attendre à cela ?

Je sens un froid , mon cœur s'en va.

Ah , Ciel ! je ne me soutiens pas.

Elle a donc voulu mon trépas.

Elle a donc voulu mon trépas.

JEANNETTE.

Mais , il me fait de la peine. Ah ! je vais lui dire que cela n'est pas vrai. Monsieur , monsieur allez au château.

ALEXIS.

Oui , je te poignarderois ; & de la même main.

Oui , je te poignarderois ; & de la même main.

JEANNETTE.

Ah , bon Dieu ! il me tueroit : je m'en vas bien vite. Sauvons-nous.

SCENE VII.

ALEXIS.

ARIETTE.

Infidelle , que t'ai-je fait ?

Dis-moi , dis quel est le sujet

Qui te fait m'arracher la vie ?

Réponds , réponds , toujours chérie.

Dans mon cœur... ah quel trouble affreux...

Réponds , réponds , toujours chérie....

Tu fais bien de baisser les yeux.

Est-il quelqu'un plus malheureux ?

J'accours à sa voix , oui c'est elle.

C'est ma Louise qui m'appelle :

Et pourquoi ? pour frapper mes yeux ,

Pour me rendre témoin... ah , dieux !

Fuyons ces lieux que je déteste ,

Il fut si beau , non , non , reprends ,

Reprends cette lettre funeste * ;

Je te la rends , je te la rends :

Fût-il au centre de la terre ,

Je m'en vengerai sur ton pere ,

Ne me suis pas monstre cruel ,

Que notre adieu soit éternel.

* Il montre son habit qui est à terre. Des Soldats de Maré-chaussée paroissent ; & l'observent.



SCENE VIII.

DES SOLDATS de Maréchauffée , ALEXIS.
QUINQUE.

T. le Brigadier. I I. Soldat. III. Soldat. IV. Soldat. Alexis.

Alte-là , Sol-
dat.

Alte-là, Sol-
dat.

Je m'en vas
Je m'en vas
Oui , je m'en
vas.

Oui , je m'en
vas.

Où courez-
vous ?

Où courez-
vous ?

Quoi vous dé-
sertez.

Quoi vous dé-
sertez.

Quoi , vous
désertez.

2. Pour tout-
jours je quit-
te la France.
Non , non ,
je ne déserte
pas.

Pour tout-
jours je quit-
te la France.

Pour tout-
jours je quit-
te la France.

(*à part.*)

Il faut mourir ,
hâtons ma perte.

(*aux Sold.*)

Je m'en vas ,
je déserte.

Oui , oui ,
c'en est fait ,
je déserte.

Oui , oui ,
c'en est fait ,
je déserte.

N'en doutez
pas.

Oui , je m'en
vas ;

Que le re-
mords soit ton
partage.

Mon trépas
fera ton ou-
vrage.

Ne me suis
pas monstre
cruel.

Que notre
adieu - soit
éternel.

Il dit qu'il
veut sortir de
France.

Comment , il
ne déserte pas ?

Mais c'est dé-
serter.

Suivons ses
pas

Ondiroit qu'il
est en démen-
ce

Je m'en vas ,
je déserte.

Oui , oui ,
c'en est fait ,
je déserte.

Oui , oui ,
c'en est fait ,
je déserte.

N'en doutez
pas.

Oui , je m'en
vas ;

Que le re-
mords soit ton
partage.

Mon trépas
fera ton ou-
vrage.

Ne me suis
pas monstre
cruel.

Que notre
adieu - soit
éternel.

Il l'avoit jetté
pour la sûreté

Suivons ses
pas

Suivons ses
pas

Voyons , vo-
yons , ce qu'il
va faire.

Suivons ses
pas

Suivons ses
pas

Voyons s'il
court , &c.

Voyons s'il
court vers la
frontière.

ACTE II.

*Le Théâtre représente une prison. Quelques tables de pierre ;
& des escabeaux.*

SCENE PREMIERE.

LE GEOLIER , ALEXIS.

LE GEOLIER.

Enez , voici de l'eau dans cette cruche , une table de pierre , un escabeau , & votre lit : mais de la maniere dont vous y allez , vous n'avez pas dessein qu'on renouvelle le coucher. « Oui , Monsieur , je désertois , oui , je désertois. » On avoit beau dire que vous ne désertiez pas. » Je désertois vous dis-je. » Hé , quel diable d'homme êtes-vous ? Oh ça , je vous ai déjà dit qu'il y avoit là de l'eau : si vous voulez du vin , pour de l'argent , s'entend , & vous ne devez pas le ménager , si vous en avez , car votre affaire ne sera pas longue. Peut-être...

ALEXIS.

Non , non.

LE GEOLIER.

Hé bien , si vous n'en avez pas , vous boirez de l'eau , vous boirez de l'eau.

ALEXIS.

Oui , je voudrois la voir. Oh ciel ! oh ciel !

LE GEOLIER.

Vous le connoissez ! je vais vous l'envoyer. Ah , vous connoissez Montauciel : il est encore ici. Buvez un coup ensemble , dissipez-vous ; ce ne sera pas long.

** Dans le cours de cette scene le Geolier est occupé à différentes choses.*

SCENE II.

ALEXIS.

MOURIR n'est rien , c'est notre dernière heure ;
Hé , ne faut-il pas que je meure ?
Chaque minute , chaque pas
Ne mene-t'il pas
Au trépas ?

ARIETTE

LE DESERTEUR;

Mais souffrir une perfidie
Aussi sanglante, aussi hardie,
Y survivre, ah, plutôt mourir!
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, &c.

Mes jours, je les comptois, je les voyois à toi;
Les tiens étoient les miens, ils ne sont plus à moi.

[Il tire une lettre, & lit.]

» Viens, cher amant, je ne vivrai
» Que du jour où je te verrai.
» Mon pere attend bien du plaisir
» De l'instant qui va nous unir.
» Et moi qui t'aime... » &c me trahir!
Et je vivrois; plutôt mourir,
Ce n'est que cesser de souffrir.

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure:
Hé, ne faut-il pas que je meure?
Chaque minute, chaque pas
Ne mène-t-il pas
Au trépas?

SCENE III.

MONTAUCIEL*, ALEXIS.

MONTAUCIEL.
Camarade, vous me demandez
ALEXIS.

Moi, non.

MONTAUCIEL.

Ah, que si... La maison; hé, la maison: nous allons boire
un coup ensemble: nous allons renouer connoissance, si nous
nous connoissons; ou' nous allons la faire, si nous ne nous
connoissons pas: cela revient au même.

ALEXIS.

Savez-vous si on peut avoir ici une feuille de papier pour
écrire?

MONTAUCIEL.

Ah, que oui; je vous aurai ça. Hé, la maison, la maison.
Mais, sarpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux
torts, vous avez eu trois torts, le premier c'est de désertre; le
second, c'est d'en convenir. Montauciel n'est qu'une bête:
mais, à votre place, sauroit été mon sergent, mon général,
mon caporal; je leur aurois dit: non, je ne déserte pas, non,
sarpebleu, Montauciel ne déserte pas. Hé la maison. (Il va
pendant la ritournelle, comme s'il appelloit, & il revient.)

* Montauciel est un peu pris de vin.

ARIETTE.

ARIETTE.

Je ne désertre jamais,
Jamais que pour aller boire,
Que pour aller boire à longs-traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.
Il est permis d'être par fois
Infidèle à son inhumaine;
Mais c'est blesser toutes les loix
Que de l'être à son Capitaine.
Je ne désertre, &c.

SCENE IV.

LE GEOLIER apporte une pinte & des gobelets d'étain;
MONTAUCIEL, ALEXIS.

LE GEOLIER.

AL y a là une jeune fille qui demande un Soldat. C'est sans
doute toi, Montauciel!

MONTAUCIEL.

Oui, c'est pour moi: fais la venir, elle ne sera pas de trop:
Pour en revenir... (Il leve la pinte & la repose en regardant Louise.)
Diable! elle est gentille.

SCENE V.

ALEXIS, LOUISE, MONTAUCIEL.

ALEXIS.
Ciel que vois-je? Quoi! vous voilà.
LOUISE.

Oui, moi.

ALEXIS.

Vous!

LOUISE.

Vous!

ALEXIS.

Oui, vous.

MONTAUCIEL.

Camarade, je vous laisse. C'est votre cœur, c'est votre cou-
sine: c'est tout ce que vous voudrez. Mademoiselle, je ne
vous offense pas: je m'appelle Montauciel, je fais la politesse
qu'il faut... Quand on fait ce que c'est que de vivre dans les
prisons: Camarade, elle est jolie: je vais, que je m'en vais,
sur le préau. Vous pourrez causer: si quelqu'un... Ah! adieu,
adieu.

[Montauciel ménage sa sortie, de manière qu'il ne sorte qu'à la fin
de la ritournelle du morceau qui suit.]

SCENE VI.

ALEXIS, LOUISE.

DUO.

ALEXIS.

O Ciel , puis - je ici te voir !
Ta présence est un outrage ;

Viens - tu redoubler ma rage ,

Augmenter mon désespoir ?
Ta présence est un outrage ,

Viens - tu redoubler ma rage.

Est - il rien de plus cruel ?
Venir ici , l'infidelle !
Et de ma douleur mortelle
Paroître jouir. O Ciel !

Comment puis - je ici te voir,
Ta présence est un outrage ;
Viens - tu redoubler ma rage ,
Augmenter mon désespoir ?
Ta présence est un outrage ,
Viens - tu redoubler ma rage.

Montauciel rentre à la ritournelle de ce Duo , & prend la pinte.

SCENE VII.

MONTAUCIEL , ALEXIS , LOUISE.

MONTAUCIEL.

Que je ne vous dérange pas. Vous ne voulez pas boire ?
Non , non : adieu.

SCENE VIII.

ALEXIS, LOUISE.

ALEXIS.

AH ! ce n'est pas à toi à qui j'en veux , c'est à ton pere.

LOUISE.

Il est vrai que mon pere...

ALEXIS.

Ce vieillard infâme ! Son avarice n'a pu , sans doute , tenir contre un peu d'argent. C'est contre de l'argent , qu'il troque le bonheur de deux personnes , qui ne se seroient occupés que du sien. Il plonge en des remords , en des tourmens affreux... car tu m'aimes encore , & tu m'aimeras toujours. Il fait le malheur de trois personnes , à qui il n'est plus permis d'être heureuses. Pour moi , tout est dit. Mais toi , & ton mari... Ce lâche ! il te permet de venir me voir le surlendemain de ta noce : il te permet de venir voir un Soldat qui t'aime : qu'il fait bien que tu as aimé ; & dans une prison , que sans toi... Vas , je ne t'en veux pas. Ah ! Louise , je t'aime encore : puisse-tu ne te jamais souvenir de moi ?

LOUISE.

Alexis.

ALEXIS.

Mais , avec quel front , quelle tranquillité...

LOUISE.

Je ne serois pas si tranquille , si j'étois coupable.

ALEXIS.

Perfide !

LOUISE.

Je jouis de ton erreur.

ALEXIS.

De mon err....

LOUISE.

Je peux t'apaiser d'un mot.

ALEXIS.

D'un mot ! Dis-le , si tu l'oses.

LOUISE.

Je ne suis pas mariée.

ALEXIS.

Tu...

LOUISE.

C'est mon pere qui a voulu....

ALEXIS.

Infâme ! que m'importe toi ou lui ?

LOUISE.

Madame la Duchesse...

ALEXIS.

As-tu osé paroître devant-elle ?

LOUISE.

C'est elle qui a ordonné ceci.

ALEXIS.

Quoi ?

LOUISE.

Elle a ordonné à mon pere de te faire croire que j'étois la mariée.

LE DESERTEUR;
ALEXIS.

Que veux-tu dire ?

LOUISE.

Oui, elle a ordonné cette noce, ces instrumens; cette fête, ces apprêts. On avoit aposté cette petite fille, qui t'a parlé, pour te tromper: & tout cela n'étoit qu'un jeu.

ALEXIS, tombe sur un escabeau, les mains étendues sur la table.
Qu'un jeu!

LOUISE.

ARIETTE. *

Dans quel trouble te plonge
Ce que je te dis là ?
Puisque c'est un mensonge,
Que t'importe cela ?
Cette ruse cruelle,
Ne doit plus t'offenser
Toi, me croire infidèle !
Pouvois-tu le penser !

Vivre, & t'aimer, sont pour moi même chose ;
Et quels que soient les devoirs que m'impose,
Le serment dont j'attends notre félicité,
Il n'ajoutera rien à ma fidélité
Je t'aimerai toute ma vie,

J'en jure par ta main que je presse ; je prie
Le ciel de nous unir par un même trépas,
Ou puisse-je du moins expirer dans tes bras !

† Mais ta peine redouble ;
Et semble s'augmenter,
Que veut dire ce trouble ?
Qui peut te tourmenter !
Cette ruse cruelle
Ne doit plus t'offenser.
Toi, me croire infidèle !
Louise, Louise, infidèle !

Méchant, méchant, pouvois-tu le penser ?

Si on jouoit cette scene sans musique, j'aimerois mieux qu'on conservât ceci, tel que je l'avois fait.

* Dans quel trouble te vois-je ? Ai-je pu t'offenser ?
Par cette ruse ? Hélas ! je la voyois cruelle,
Louise Louise infidèle !
Méchant, pouvois-tu le penser,
Vivre, & t'aimer, &c.

† Mais ton trouble s'augmente ? Ai-je pu t'offenser ?
Par cette ruse ? Hélas ! je la voyois cruelle
Louise, Louise infidèle !
Méchant, méchant, pouvois-tu le penser ;

DRAME.
ALEXIS.

O ciel ?

LOUISE.

Est-ce que tu ne me crois pas ?

ALEXIS.

Ah ? je te crois.

SCENE IX.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

Mon pere, ah ? vous voilà bien arrivé. Demandez-lui donc ce qu'il a... Dites-moi la cause de son chagrin ?

JEAN-LOUIS.

Bonjour, mon cher Alexis; que je t'embrasse, que je suis charmé de te revoir. Comme te voilà robuste: les troupes font bien un homme. Tu as servi le Roi, tu as servi ta Patrie tu n'es plus un paysan. Mais regarde-le donc, comme il est formé, Mon ami, Louise est à toi.

ALEXIS.

Jean-Louis...

JEAN-LOUIS.

La noce quand tu voudras, quand tu voudras.

ALEXIS.

Je t'en prie, Jean-Louis, dis à ta fille d'aller un instant dans le Jardin du Geolier.

JEAN-LOUIS.

Pourquoi ?

ALEXIS.

Dis-le lui seulement.

JEAN-LOUIS.

Louise, j'ai quelque chose à dire: sors, & je t'irai reprendre.

ALEXIS, lui prenant la main.

Louise, nous déjeunerons ensemble aujourd'hui, aujourd'hui. Qu'il y a bien long-temps que je ne t'ai vue ?

LOUISE.

Et vous me renvoyez.

ALEXIS.

Tu vas rentrer.





SCENE X.

JEAN-LOUIS, ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

J'Ai été bien surpris de te savoir en prison : mais on m'a dit que c'est peu de chose. Est ce que tu t'appelles Montauciel? C'est ton nom de guerre apparemment. On m'a dit : voyez, voyez Montauciel, il est là. Mais que je t'embrasse mon garçon, mon gendre, mon cher ami : madame la Duchesse te fera sortir d'ici. Mais tu es triste : je parie que je devine pourquoi tu es ici.

ALEXIS.

Je ne le crois pas.

JEAN-LOUIS.

Si, si. Quand on revient de l'armée, quelqu'aventure, quelques boissans, quelque fille dans une auberge... Mais on t'a vu long du village, & puis on ne t'a plus vu. On vouloit te jouer un tour; mais ton aventure en a empêché. Conte-moi ça, conte-moi ça, tu le peux : j'ai servi, je fais ce que c'est qu'un soldat. Ne vas-tu pas être mon gendre? & j'en en dirai rien à Louise. Et puis une misère, quelques coups, quelques tapes.

ALEXIS.

Jean-Louis, promets moi que tu feras tout ce que je te dirai.

JEAN-LOUIS.

Oui, à moins que cela ne soit trop difficile.

ALEXIS.

Non... Nous allons déjeuner, toi, ta fille, & moi.

JEAN-LOUIS.

Cela est aisé, ensuite.

ALEXIS.

Je te prie, je te supplie d'emmener ta fille aussi-tôt après, vous partirez ensemble : nous nous quitterons nous nous quitterons. Je lui dirai que je suis forcé de rejoindre.

JEAN-LOUIS.

Je le fais; le Roi arrive au camp.

ALEXIS.

Vous vous en retournerez, vous vous en retournerez au village & toi, dans deux jours, tu reviendras ici : tu demanderas un soldat nommé Montauciel : il te remettra une lettre pour toi : & pour moi, je n'y ferai plus.

JEAN-LOUIS.

Non, tu seras au camp, mais dans quinze jours tu auras ton congé.

ALEXIS

Auras-tu assez de force sur ton esprit pour ne rien faire paroître devant ta fille de ce que je vais te dire?

JEAN-LOUIS.

Sans doute.

ALEXIS.

Je crains qu'elle ne rentre.

JEAN-LOUIS.

Non, non.

ALEXIS.

Hier, cette noce...

JEAN-LOUIS.

C'est moi qui ai conduit cela.

ALEXIS.

Le désespoir m'a pris...

JEAN-LOUIS.

Bon, bon, tant mieux; j'en étois sûr.

ALEXIS.

Et dans ma fureur...

JEAN-LOUIS.

Tu as été furieux? ah, que c'est bon.



SCENE XI.

LOUISE, JEAN-LOUIS, ALEXIS.

LOUISE.

AH, mon pere? ah, malheur? cette nocel'a mis au désespoir; il a déserté, condamné: il va mourir.

JEAN-LOUIS.

Quoi!

ALEXIS.

Elle le fait. Que je suis malheureux?

JEAN-LOUIS.

Déserté? déserté? condamné? Alexis, Alexis, seroit-il vrai ce qu'elle dit là?

ALEXIS.

Cela n'est que trop vrai. Oui, Jean-Louis.

JEAN-LOUIS.

Ah, ciel?



LOUISE.

ALEXIS.

JEAN-LOUIS.

Console-toi , ma ten-
dre amie ,
Mon sort te prouve
mon amour :
Tu diras , s'il m'eût
moins chérie ,
Il n'auroit pas perdu
le jour.

Mon père , ah , quel
sera mon sort !
Ah , que je suis infor-
tunée !
Que le moment où je
suis née ,
Ne fut-il celui de ma
mort.

Quoi , c'est moi , c'est
moi , qui te tue !
J'étois au comble du
bonheur ,
Mon père vous m'avez
perdue
Vous obéir fut mon
malheur.

Ne viens point porter
des alarmes :
Dans mon cœur prêt à
s'attendrir ,
Ne pleure pas , sèche
tes larmes ,
Garde-les pour mon
souvenir .

Non , non , je ne sau-
rois plus vivre !
Quoi ! je ne pourrais
plus te voir ?
Il ne reste à mon dé-
sespoir ,
Que la ressource de te
suivre.
Je suis au désespoir.

Et toi pour un autre
moi-même ,
Conserve-toi pour cet
objet chéri ;
Dans ta fille aime ton
ami ,
Je meurs content , ta
fille m'aime.
Calme ton désespoir.

Je suis au désespoir.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens , LE GEOLIER.

ON vous demande.

ALEXIS.

Qui ?

LE GEOLIER.

Vous allez.

ALEXIS.

Adieu , adieu.

LOUISE.

Comment ! adieu.

ALEXIS.

Non , Louise , ne t'effraie pas. Je crois que je vais revenir.

LOUISE.

Ah ! mon père.

SCENE XIII.

LOUISE , JEAN-LOUIS , LE GEOLIER.

LOUISE.

Ciel ! Monsieur , où va-t-il ?

LE GEOLIER.

Parler à ces messieurs.

LOUISE.

Monsieur , Monsieur , ce ne seroit pas . . .

LE GEOLIER.

Ah , ce ne sera pas pour si-tôt ; peut-être entre cinq & six
heures : peut-être à sept heures.

LOUISE.

Ah , ciel !

JEAN-LOUIS.

Non ; ma fille , il n'est pas possible : je vais trouver madame
la Duchesse ; je vais lui tout dire.

LOUISE.

Ah , mon père ! elle l'a mis dans la peine ; elle ne fera pas
là pour l'en tirer.

JEAN-LOUIS.

Je vais . . . ô ciel ! Ah , que je suis malheureux ! Viens me
rejoindre ; j'irai plus vite que toi. Hé , puis . . . Non , je cours.

SCENE XIV.

LOUISE , LE GEOLIER.

LOUISE.

Monsieur je me jette à vos genoux ; je vous prie . . .

LE GEOLIER.

Cela n'est pas nécessaire. Que voulez-vous ?

LOUISE.

Le Roi passe au camp.

LE GEOLIER.

Hé bien !

LOUISE.

Monsieur , dites-moi , le Roi en pareil cas . . . Ah ! c'est
une justice. Le Roi peut-il faire justice ou grace ?

D

LE DESERTEUR,
LE GEOLIER.

Je le crois bien : il ne fait que ça.

LOUISE.

Monsieur, si j'y allois, si je me jettois à ses pieds; si je lui disois que c'est moi qui suis la cause...

LE GEOLIER.

Hé bien, vous le pouvez, si on vous laisse approcher. Si cela ne sert à rien, cela ne peut pas nuire.

LOUISE.

Ah! monsieur, si j'avois de l'argent.

LE GEOLIER.

Si vous vous adressez au Roi, vous n'en avez que faire.

LOUISE.

Ce n'est pas cela que je voudrois dire: c'est pour vous, monsieur.

LE GEOLIER.

Ah, pour moi.

LOUISE.

C'est pour vous remercier... c'est pour vous prier... Voici, monsieur, ma croix d'or que je vous donne: faites retarder jusqu'à demain.

LE GEOLIER.

Retarder? retarder?... Cela me paroît creux. Est-ce de l'or?

LOUISE.

Ah! que je suis malheureuse!

SCENE XV.

LE GEOLIER, *examinant la croix d'or.*
 JE ne peux pas faire tout-à-fait ce que vous demandez là: mais je lui donnerai, je lui donnerai tout le vin dont il aura besoin. (*S'apercevant que Louise est sortie.*) Cette jeune fille a un bon cœur: ça fait plaisir.

SCENE XVI.

MONTAUCIEL, LE GEOLIER, BERTRAND.

MONTAUCIEL, *tient d'une main une pinte de vin, une feuille de papier sous son bras; de l'autre main il tient Bertrand par le poignet.*

TRÉ, entrez donc. Est-ce que vous avez peur? (*au Geolier.*)
 Tenez, voilà un jeune homme qui demande ce soldat. Où est-il donc? Et cette jeune fille?

LE GEOLIER.

Elle est partie.

DRAME.
MONTAUCIEL.

Et lui?

LE GEOLIER.

Il est allé parler, il va revenir. Si je le vois, je vais vous l'envoyer.

BERTRAND.

Je vais aller avec monsieur.

SCENE XVII.

MONTAUCIEL, BERTRAND.

MONTAUCIEL.

NON, non, restez: vous allez boire un coup en attendant.
 Voilà une feuille de papier que je lui apportois.

BERTRAND.

Mais, êtes-vous bien sûr que c'est mon cousin Alexis?

MONTAUCIEL.

Oui, oui: c'est lui: un soldat.

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est ici d'hier.

BERTRAND.

Oui, monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est votre cousin?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, monsieur...

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpéjeu mettez-vous donc là? buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monsieur, je vous remercie: on ne boit pas comme ça sans connoître.

MONTAUCIEL.

Est-ce que je vous connois moi? & ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il est bon: buvez, buvez donc. (*Bertrand boit.* Et vous dites que...

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

Dij

LE DESERTEUR;
MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien , chantez , chantez.
BERTRAND.

Ah ! monsieur nous sommes dans le chagrin.
MONTAUCIEL.

C'est à cause de cela : c'est dans le chagrin qu'il faut chan-
ter , cela dissipe. Allons chantez.

Toujours chanter , & toujours boire ,
C'est la devise de Grégoire.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais , je ne fais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours ; voulez-vous donc chanter , quand on
vous en prie. Sarpebleu vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez. (*Il chante.*)

CHANSON.

Tous les hommes sont
bons :

On ne voit que gens
francs ,

A leurs intérêts
près.

Nous aimons la bonté ,
l'exacte probité
dans les autres.

Faire le bien est si doux ,

Pour ne rendre heureux que nous
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Starpedié , votre chanson est bonne à porter le Diable en
terre. Ecoutez-moi.

CHANSON.

Vive le vin , vive l'amour ,

Amant & buveur tour à tour ,

Je nargue la mélancolie :

Jamais les peines de la vie

Ne me couleront de soupirs ;

Avec l'amour je les change en plaisirs ,

Avec le vin je les oublie.

Voilà une chanson ça. Chantons ensemble.

BERTRAND.

Hé mais , & mon cousin...

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons , chantons ensemble à présent.

BERTRAND.

Ensemble !

MONTAUCIEL.

Oui , ensemble. c'est plus gai.

DRAME.
BERTRAND.

Mais je ne fais pas votre chanson.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce qui vous dit de chanter ma chanson ! Dites-là vôtre ,
& moi la mienne : c'est plus gai.

BERTRAND.

Hé mais...

MONTAUCIEL.

Allons , morbleu , chantez. (*Il verse un verre de vin , & boit.*)
Buvez , & chantez.

D U O.

BERTRAND.

Tous les hommes sont
bons.

On ne voit que gens

francs ,

A leurs intérêts

près.

Nous aimons la bonté ,

l'exacte probité

dans les autres.

Faire le bien est si doux ,

Pour ne rendre heureux que nous

& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Vive le vin , vive l'amour ,

Amant & buveur tour à tour ,

Je nargue la mélancolie :

Jamais les peines de la vie

Ne m'ont coûté quelques soupirs ,

Avec l'amour je les change en
plaisirs ,

Avec le vin je les oublie

A la fin du duo Bertrand s'enfuit , & Montauctiel court après

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA TANTE, JEANNETTE, BERTRAND.

LA TANTE.

Oui , c'est ta faute , oui , c'est ta faute : si tôt que tu l'as vu
si fâché , que ne lui as-tu dit que cela n'étoit pas vrai.

JEANNETTE.

Est-ce qu'on ne m'avoit pas défendu de le dire ?

LA TANTE.

Oui , mais ensuite , ensuite.

JEANNETTE.

Il ne m'a seulement pas laissé commencer la chanson.

LA TANTE.

Hé bien , il falloit toujours lui dire.

LE DESERTEUR,
BERTRAND.

C'est vous qui avez voulu tout cela. Oui, c'est vous qui êtes la cause de sa mort.

LA TANTE.

La cause de sa mort. Ah ! ciel ! peux-tu dire une pareille chose, la cause de sa mort !

BERTRAND.

Oui, il est bien temps.

LA TANTE.

Et toi, grand lâche, misérable que tu es, quand on te dit de courir après lui, tu fais semblant d'y aller.

BERTRAND.

C'est moi qui étoit le marié : est-ce que je pouvois quitter !

LA TANTE.

Ah ! fusses-tu à sa place.

BERTRAND.

A sa place ; ah, je n'aurois pas fait comme lui : je me serois bien informé à tout le monde.

LA TANTE.

Ah, ciel ! ah ! je le pleurerai toute ma vie, oui, toute ma vie... Quoi ! ce pauvre Alexis...

JEANNETTE.

Hé, ma Reine, ne pleurez donc pas comme ça.

BERTRAND.

Ah ! le voici.

LA TANTE.

Comme il est changé !

BERTRAND.

Comme il est triste



SCENE II.

LA TANTE, ALEXIS, BERTRAND, JEANNETTE.

LA TANTE.

AH ! mon cher Alexis, je suis au désespoir...

ALEXIS.

Bon jour, ma tante, bon jour.

LA TANTE.

Je te demande pardon : c'est nous, c'est moi qui suis la cause de tout ça.

BERTRAND.

C'est moi qui étois le marié.

JEANNETTE.

J'ai voulu vous le dire : n'est-il pas vrai que vous m'avez dit que vous me tueriez !

ALEXIS.

Ne parlons plus de cela, c'est un malheur. Où est Louise ? Et pourquoi son pere n'est-il pas ici ?

LA TANTE.

Ah ! son pere ! son pere ! le voilà qu'il arrive dans le village. Il étoit en pleurs, il se jette par terre, il se frappoit la tête ; il ne veut pas se relever : nous sommes tous à gémir. Si on pouvoit te racheter avec de l'argent, nous donnerions tout, jusqu'à nos hardes.

BERTRAND.

Tiens, moi, je donnerois tout ce que j'ai.

ALEXIS.

Et madame la Duchesse sait-elle cela ?

LA TANTE.

Nous y avons tous couru, elle n'est pas au château.

BERTRAND.

Ah, au château ! la belle noce quelle te préparoit.

ALEXIS.

Et Louise, l'avez-vous vue !

LA TANTE.

Non.

BERTRAND.

On ne fait où elle est.

ALEXIS.

Quoi ! personne... quoi ? personne n'est avec elle. Ah ! il lui sera arrivé quelque malheur.

JEANNETTE.

Non, je l'ai vu courir : je l'ai appelée, elle ne m'a pas répondu.

ALEXIS.

Ah ! ma tante, consolez-là, ne la quittez pas : vous ne pouvez plus me rendre aucun service, vous perdez votre neveu.

LA TANTE.

Je te perds, ah, quel malheur !

ALEXIS.

Qu'elle soit votre niece, je vous en prie. Elle devoit l'être.

LA TANTE.

Je te le promets.

ALEXIS.

Hé, comment a-t-elle pu consentir à ce cruel badinage ?

LA TANTE.

Elle ne le vouloit pas : elle s'écrioit ; moi, à sa place j'en mourrois. Mais madame la Duchesse l'avoit ordonné ; & son pere & moi nous l'y avons forcée.

JEANNETTE.

Hé puis elle disoit comme ça : il ne le croira pas, il ne le croira pas.

ALEXIS.

C'est vrai, je ne devois pas le croire.

BERTRAND.

Oui, oui, c'est bien vrai, tu ne devois pas le croire.

ALEXIS.

Partez, ma tante, partez; tâchez de m'envoyer Jean-Louis.
Si Louise... Si Louise veut me voir encore, venez avec elle & ne la quittez pas.

LA TANTE.

Oui, mon cher Alexis.

ALEXIS.

Promettez-le moi.

LA TANTE.

Je te le jure.. Ah, ciel!

JEANNETTE, à Bertrand, à part.

Est-ce que c'est pour aujourd'hui?

BERTRAND, à part.

On dit que c'est pour quatre heures.

ALEXIS.

Adieu ma tante, adieu Bertrand, adieu la jeune enfant. De qui est-elle fille?

LA TANTE.

De Simonneau.

ALEXIS.

Quoi! cette petite fille que j'ai vue.. Elle est bien grandie.
Bien mes amitiés à ton pere, je t'en prie. Adieu ma tante.

LA TANTE.

Adieu mon cher Alexis.

BERTRAND.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LE GEOLIER, ALEXIS.

LE GEOLIER.

Tenez, voilà une plume & de l'encre : la plume est bonne & voilà du papier blanc : il y en a pour six sols. Et qui est-ce qui me payera?

ALEXIS.

Voilà un petit écu.

LE GEOLIER.

C'est bon: je vous rendrai, je vous rendrai... Mais, tenez, je vais vous apporter une pinte de vin : aussi-bien voilà Montauciel.

SCENE

SCÈNE IV.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL.

Soit, me voilà prêt. Ah, ah, vous allez écrire; vous êtes bien heureux; vous savez écrire vous. Ah, déluge! ah, mort! fang! ah, que je suis malheureux!

ALEXIS.

Qu'avez-vous!

MONTAUCIEL.

Ce que j'ai? le Diable, le Diable, puisqu'il faut vous le dire. Que diriez-vous d'un misérable, d'un coquin, comme moi: brave homme d'ailleurs. Comment, morbleu, il y a cinq ans que j'aurois eu la brigade si j'avois su lire. A la compagnie on est dérangé: on boit avec l'un, on boit avec l'autre. Je me fais mettre en prison afin d'avoir un quart-d'heure à moi pour apprendre; & d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, morbleu, Montauciel n'a pas étudié. Ah, malheureux! ah, coquin! ah, scélérat!

ALEXIS.

Hé bien, étudiez.

MONTAUCIEL.

Vous avez raison. Voilà de l'écriture qu'un de mes camarades m'a fait; car je suis déjà avancé: j'appelle mes lettres.

ARIETTE.

V, o, u, s, e, t, et te

Trompette, Trompette!

Blanc bec,

Blessé, Trompette, blessé.

Maudit l'inferral,

Faiseur de grimoire,

Dont l'esprit fatal

Mit dans sa mémoire

Tout ce bacchanal.

Sans cette écriture,

Et sans la lecture.

Ne peut-on, morbleu,

Manger, rire, & boire,

Marcher à la gloire,

Et courir au feu?

ALEXIS.

Camarade, ne pouvez vous étudier plus bas?

MONTAUCIEL.

Non, car je ne m'entendrais pas: mais je m'en vais plus loin. (Il se retire au fond du Théâtre.)

ALEXIS.

En vous remerciant.

MONTAUCIEL.

Pourriez-vous, sans vous déranger s'entend: après que

E

LE DESERTEUR ;
vous aurez fait votre affaire : pourriez-vous me ranger là une autre file d'écriture ? Il n'y en a là qu'une , & je crois que je la fais bientôt : sans vous déranger cependant.

ALEXIS.

Avec plaisir : quand vous reviendrez.

MONTAUCIEL.

Ah , vous avez le temps.

ALEXIS , écrit & s'interrompt quelquefois.

ARIETTE.

Il m'eût été si doux de t'embrasser
Avant l'instant que je vois s'avancer ;
Ta présence eut mis quelques charmes
Dans l'horreur qui vient m'oppresser ;
Mais je ne verrai pas tes larmes :
Il m'est plus doux de m'en passer.
Parmi mes spectateurs , dans cette foule errante
Qui vient s'amuser du malheur ,
Mes yeux te chercheront , je verrai ta douleur ,
Ton nom sera dans ma bouche mourante :
Que le mien quelquefois revive dans ton cœur.
Aime ton pere , & que jamais reproche :
A mon sujet ne sorte de ton sein ,
Mais... mais... tu ne viens pas , & mon heure s'approche :
Si ton pere en est cause , étoit-ce son dessein ?
Tu ne viens pas ; & mon heure s'approche ;
Il m'eût été si doux de t'embrasser ,
Avant l'instant que je vois s'avancer.

MONTAUCIEL.

Camarade vous qui savez lire , pourriez-vous me dire comment il y a là.

ALEXIS , regarde le papier , & le rend.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. Qu'est-ce que c'est qu'un blanc bec ? C'est vous qui en êtes un , sarpeguié ; & je vous donnerai de mon poing par le visage.

MONTAUCIEL , lui porte le poing sur le nez ; Alexis se leve , lui donne un coup dans l'estomac : il tombe du coup à la renverse.

Le Geolier arrive aux premiers cris : il apporte du vin.

ALEXIS.

Les hommes sont bien terribles : il y a de cruels gens.

SCENE V.

LE GEOLIER, MONTAUCIEL.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce que ça , qu'est-ce que ça ? Comment vous vous battez ? J'ai cru que vous alliez boire.

MONTAUCIEL , s'essuyant le nez.

Ah , morbleu , tu me le payeras. Montauciel un blanc bec : sacre , mort , un blanc bec !

LE GEOLIER.

Hé , pour quelle raison ?

MONTAUCIEL.

Il ne sera pas toujours en prison : je veux lui faire mettre l'épée à la main. Un blanc bec , un blanc bec ! morbleu , quand il sera hors d'ici , l'épée à la main mon ami , ou je te coupe le visage.

LE GEOLIER.

Je t'en défie.

MONTAUCIEL.

Tu m'en défies. Pourquoi m'en défier ?

LE GEOLIER.

Dans deux heures il va être fusillé.

MONTAUCIEL.

Ah , je ne m'en souvenois plus : je ne m'étonne pas.

LE GEOLIER.

Hé , comment votre querelle est-elle venue ? j'ai cru que vous alliez boire ensemble.

MONTAUCIEL.

J'ai été honnête avec lui , parce qu'il est savant : il fait lire & écrire. J'ai été me fourrer dans ce coin là pendant toutes ses écritures. Je lui ai apporté un papier que voilà ; & je l'ai prié de me dire comment il y avoit à un endroit que je n'ai pas pu lire. Il m'a dit : Allez , vous n'êtes qu'un blanc bec ; & il m'a jetté mon papier au nez.

LE GEOLIER.

Il a tort.

MONTAUCIEL , en cet instant ramasse le papier.

Hé bien , comment y a-t-il là ?

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Vous êtes...

LE GEOLIER.

Vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il y a là dessus , vous êtes un blanc bec ?

LE GEOLIER.

Oui.

MONTAUCIEL.

Un blanc bec. B, l, a, n, c.

LE GEOLIER.

Blanc.

MONTAUCIEL.

B, e, c,

LE DESERTEUR;
LE GEOLIER.

Bec, blanc bec.

MONTAUCIEL.

Comme, il n'y a pas là trompette, blessé?

LE GEOLIER.

Parbleu, non; il y a, vous êtes un blanc bec.

MONTAUCIEL.

Il n'a donc pas tant de tort que de m'avoir donné un coup de poing. Etoit-ce un coup de poing?

LE GEOLIER.

Je n'en fais rien; mais en tout cas il étoit fier, car tu étois tombé par terre.

MONTAUCIEL.

Hé, voilà Courchemin,

SCENE VI.

LE GEOLIER, COURCHEMIN, MONTAUCIEL.

rr

LE GEOLIER.

HE, bon jour Courchemin.

COURCHEMIN.

Hé, bon jour Crik, bon jour Montauciel: ouf. Ah, que j'ai bon besoin d'un verre de vin.

MONTAUCIEL.

Le voilà... Hé d'où viens-tu comme ça?

COURCHEMIN, après avoir bu.

En te remerciant... Je suis venu au grand galop, ventre à terre: on me l'avoit commandé. Mais j'ai vu... Sarpebleu que j'ai chaud, (*Il s'essuye*;) j'ai vu une fille qui couroit à pied en venant ses fouliers à la main. Ah! je n'ai jamais vu aller de cette vitesse là: elle sautoit les fossés elle coupoit les vignes, les haies, les sentiers, elle avoit plus d'une affaire.

LE GEOLIER.

Hé! pourquoi es-tu venu ici?

COURCHEMIN.

J'ai remis un paquet au grand prévôt.

LE GEOLIER.

Et le Roi est-il venu au camp?

COURCHEMIN.

Oui.

MONTAUCIEL.

Tête mort, ventre.

LE GEOLIER.

Qu'est-ce donc que tu as?

MONTAUCIEL.

Comment, le Roi est venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas.

DRAME.
COURCHEMIN.

Tu es donc aussi fou qu'à l'ordinaire.

MONTAUCIEL.

Le Roi est venu au camp, & Montauciel n'y étoit pas? mille bombes! je n'ai pas vu le Roi. Je n'étudierai de ma vie. (*Il déchire son papier.*)

LE GEOLIER.

Y a-t-il quelque chose de nouveau au camp?

MONTAUCIEL, à part.

Morbleu?

COURCHEMIN.

Tais-toi donc. Il y a l'histoire d'une jeune fille.

LE GEOLIER.

D'une fille!

MONTAUCIEL.

D'une fille? dis-donc, dis-donc.

COURCHEMIN.

Attendez-donc, que je me rappelle.

ARIETTE.

Le Roi passoit, & le tambour

Battoit au champ: une fille bien faite

Perce la file; elle crie elle court,

Tombe à genoux en pleurs, le Roi s'arrête;

Le Roi l'écoute, on ignoroit pourquoi;

Alors on a fait un silence,

Puis aussi-tôt un même cri s'élança,

Vive à jamais, vive, vive le Roi.

On m'a conté qu'elle disoit: » Ah, Sire,

» C'est mon amant; & s'il faut qu'il expire,

» Que j'éprouve le même sort.

» Mais non, qu'il vive, & commandez, oui Sire,

» Plutôt qu'à lui, qu'on me donne la mort.

» Que suis-je moi! moins que rien sur la terre:

» Trop foible hélas, pour travailler aux champs,

» Et mon amant pourroit aider mon pere,

» Dans ses travaux au déclin de ses ans ».

De vieux soldats pleuroient, même des courtisans.

Le Roi pourtant ne pleuroit pas, la grace

Est accordée, on ne fait ce que c'est.

MONTAUCIEL.

Ensuite

LE GEOLIER.

Hé bien?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit.

MONTAUCIEL.

Après?

COURCHEMIN.

Je te l'ai dit, au milieu de la place,

Le Roi passoit, & le tambour

Battoit aux champs: une fille bien faite

Perce la file, elle crie, elle crie, elle court,

Tombe à genoux en pleurs, le Roi s'arrête.

LE DESERTEUR,

Le Roi l'écoute, on ignoroit pourquoi ;
Alors on a fait un silence,
Puis tout-à-coup un même cri s'élança,
Vive à jamais, vive, vivé le Roi.

MONTAUCIEL.

Et le tambour battoit aux champs !

LE GEOLIER.

Et l'a-t-on envoyé en prison ?

COURCHEMIN.

Bon, en prison : on croit que la grace est accordée; car on
lui a donné un papier.

MONTAUCIEL.

Qu'est-ce que c'est que ce papier ?

COURCHEMIN.

Est-ce que je fais. Mais il y avoit là des seigneurs, des
grands seigneurs, qui lui ont dit de tendre son tablier; & ils
lui ont jetté beaucoup d'or, beaucoup d'argent.

LE GEOLIER.

De l'argent !

COURCHEMIN.

Savez-vous ce qu'elle a fait.

LE GEOLIER.

Non.

COURCHEMIN.

Elle a jetté tout l'or, par terre: elle a dit que cela l'empê-
cheroit de marcher.

MONTAUCIEL.

C'étoit donc bien lourd ?

LE GEOLIER.

Bon, elle a jetté tout cet or ?

COURCHEMIN.

Oui.

LE GEOLIER.

Tais-toi donc avec tes raisons : elle a jetté cet or, tu nous
en contes.

COURCHEMIN.

Et si c'étoit la grace de ce déserteur que nous avons arrêté
hier ?

MONTAUCIEL.

J'en serois charmé, j'en serois charmé: nous nous coupe-
rions la gorge ensemble.

LE GEOLIER.

A cause de cette querelle ?

MONTAUCIEL.

Sans doute

LE GEOLIER.

Tais-toi donc, avec ta querelle: je t'en ferai une autre.

COURCHEMIN, (*Alors on entend des coups de tambour.*)

Qu'est-ce que j'entends ?

LE GEOLIER.

C'est l'appel: il y a quelque chose de nouveau.

MONTAUCIEL.

Voyons.

SCENE VII.

ALEXIS, *entre du côté opposé à la sortie des précédens.*

ON s'empresse, on me regarde ;

J'ai vu s'avancer la garde :

Les malheureux n'ont point d'amis :

Je crains d'interroger, juste ciel, je fremis !

Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louïse,

Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non ;

Quelque chose que je me dise,

Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

Hier, avec quelle joie

J'accourois... je courois à la mort :

De quels tourmens suis-je la proie ?

Ai-je donc mérité mon sort ?

Mes yeux vont se fermer sans avoir vu Louïse,

Sans l'avoir vue ! ô ciel ! non, non,

Quelque chose que je me dise,

Mon cœur ne peut souffrir ce cruel abandon.

SCENE VIII.

MONTAUCIEL, ALEXIS.

MONTAUCIEL, *entre une bouteille de vin, & un gobelet à la main.*

A H, te voilà, te voilà: je te cherchois, c'est à présent qu'il
te faut du cœur.

ALEXIS.

Quoi ? Montauciel.

MONTAUCIEL.

On vient te chercher. Bois cela, bois cela, te dis-je, c'est
le cœur du Sodat. J'ai cru que tu avois ta grace: mais non.

ALEXIS.

On vient me chercher ?

MONTAUCIEL.

Qui, bois cela.

ALEXIS.

Je te remercie. Ha, Louïse !

MONTAUCIEL.

Tu fais bien cette querelle de tantôt ? hé bien, je te le par-

donne, meurs en paix; c'est moi qui ai tort. Bois donc cela; je t'en prie, je t'en supplie: ne me refuse pas. C'est le dernier coup de vin que tu boiras.

ALEXIS, prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse, & il boit.
Donne: en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon! un second, je t'en prie.

ALEXIS.

Je te remercie... Montauciel, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL.

Quoi?

ALEXIS.

Puis-je compter sur toi?

MONTAUCIEL.

A la mort & à la vie.

ALEXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où? j'y vais.

ALEXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en prison.

MONTAUCIEL.

C'est vrai; mais je sors aujourd'hui.

ALEXIS.

Il viendra un payfan, nommé Jean-Louis. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à son adresse.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'instant si j'y manque. Ah! les voilà les chiens, les enragés, les... morbleu, je crois que j'irois à sa place.

ALEXIS.

Adieu, Montauciel.

MONTAUCIEL.

Que je t'embrasse!

ALEXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient ici, dis-lui que j'ai pensé à elle jusqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon! brave garçon! mes amis, mes camarades, ne le manquez pas.

SCENE IX.

ALEXIS, MONTAUCIEL, DES SOLDATS.

la bayonnette au bout du fusil.

ALEXIS.

Vous venez me chercher... Si quelqu'un... Ciel! c'est elle.

SCENE

SCENE X.

LOUISE, LES PRÉCÉDENS.

LOUISE entre ses souliers à la main, ses cheveux en désordre.
Elle ne dit que: Alexis, ta... & tombe évanouie entre les bras d'Alexis, qui l'approche d'un siège, sur lequel elle reste sans connoissance.

À Dieu, chere Louise, adieu,
Ma vie étoit à toi... je la perds, vis heureuse:
C'est là, c'est là, mon dernier vœu.
Que je te plains... que ta peine est affreuse.
Pourquoi ne meurt-on pas d'amour & de douleur
Ce seroit à tes pieds... qu'un jour le ciel propice...

Je ne peux retenir mes pleurs.

(Aux Soldats.)

Amis, terminez mon supplice,
Que je meure en soldat, abandonnons ce lieu:

Adieu, chere Louise, adieu,
Adieu, chere Louise, adieu.

SCENE XI.

LOUISE, revenant à elle par degrés.
Où suis-je! ô ciel! j'ai les pieds nus!
Qui m'a mise en ce lieu? pourquoi m'ont-ils quittée?
Et cet soldats, que sont-ils devenus?
Mon cœur... ah ciel! que je suis agitée.
Le Roi l'a dit, il va venir.
Ah, je ne peux me soutenir.
Oui sa grace est accordée:
Mais... je n'ai plus nulle idée,
Arrêtez: arrêtez donc:
Mais c'étoit ici sa prison,
Je me rappelle ses accens;
Il me parloit... quel bruit j'entends!

On entend derrière le théâtre un cri de vive le Roi. Louise voit dans son sein le papier sur lequel est écrit qu'Alexis a sa grace. Elle sort du côté opposé à l'entrée de la Tante & de Jean-Louis.

F

SCENE XII.

LA TANTE, JEAN-LOUIS.

LA TANTE.

Louise, Louise, il a sa grace.

JEAN-LOUIS.

Il a sa grace, il a sa grace ;

Ah, ma fille ! il a sa grace.

(Ils s'embrassent & sautent de joie.)

SCENE XIII.

Le théâtre change, il représente une place publique. On voit des soldats sous les armes. Alexis est au milieu d'un groupe de personnes qu'il desire de séparer. Il est soutenu par deux Soldats ; & faisant, pour marcher, des efforts inutiles, il dit :

ELAS, n'arrêtez pas
mes pas ;

Courez, courez elle étoit expirante,

J'ai laissé Louise mourante.

Hélas, n'arrêtez pas
mes pas.

Cependant le tambour bat, & les troupes défilent dans le fond du théâtre. Le peuple crie vive le Roi.

SCENE XIV.

JEAN-LOUIS, LA TANTE, ALEXIS.

JEAN-LOUIS, *lui sautant au col.*

Mon ami, que je t'embrasse.

LA TANTE, *lui sautant au col.*

Mon neveu, que je t'embrasse.

ALEXIS.

Hélas n'arrêtez pas
mes pas.

Courez, elle étoit expirante.

ALEXIS, JEAN-LOUIS, LA TANTE, LE PEUPLE.

La voici, la voici.



SCENE DERNIERE.

LOUISE, ALEXIS, BERTRAND, MONTAUCIEL,
JEANNETTE LA TANTE, LE PEUPLE
& LES TROUPES *qui défilent.*

ALEXIS.

Ah, Louise !

LOUISE.

Alexis !

(Ils se tiennent embrassés, & on les soutient.)

LE PEUPLE.

Oubliez jusqu'à la trace

D'un malheur peu fait pour vous :

Quel bonheur ! il a sa grace,

C'est nous la donner à tous.

Vive le Roi, &c.

BERTRAND.

Où sont-ils ? rangez-vous,

Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

MONTAUCIEL.

Où sont-ils ? rangez-vous,

Laissez-nous.

(Il embrasse Alexis.)

JEANNETTE.

Pardonnez-moi, je vous prie,

Si j'ai fait tous vos malheurs ;

Je n'oublierai de ma vie

Combien j'ai causé de pleurs.

LE PEUPLE.

Oubliez, &c.

JEAN-LOUIS.

Ma fille étoit trop chérie.

Et nous faisons ton malheur.

LA TANTE.

Tous les jours de notre vie

Sont bien dus à ton bonheur.

LE CHOEUR.

Oubliez, &c.

ALEXIS, *à Louise.*

Qu'ai-je besoin de la vie ?

Si ce n'est pour ton bonheur.

LE DESERTEUR;

LOUISE, à *Alexis.*

Hélas! j'étois si chérie,
Et je faisois ton malheur.

MONTAUCIEL, à *Alexis.*

Et ta maîtresse! & la vie!
Et tu soutiens ton bonheur!

Ami, je te porte envie,

On ne peut avoir plus de cœur.

LE CHOEUR.

Oubliez jusqu'à la trace.

ALEXIS, LOUISE.

Oublions jusqu'à la trace

D'un malheur peu fait pour nous;

L'amour a fait { ta } disgrace,
 { ma }

Il n'en sera que plus doux.

LE CHOEUR.

Quel bonheur il a sa grace.

C'est nous la donner à tous.

Vive le Roi, &c.

FIN.

26178

